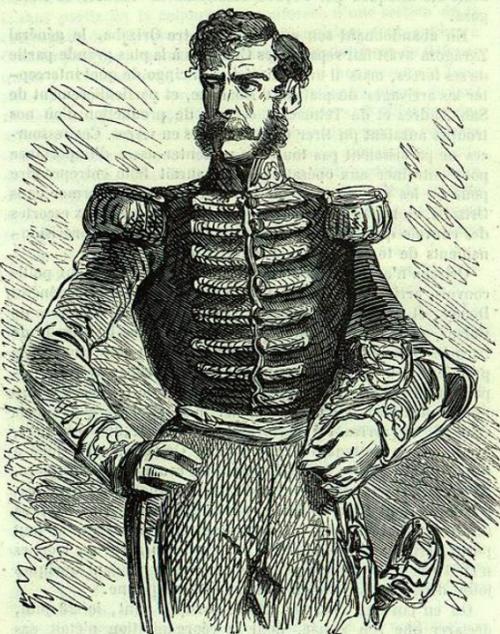


ment par l'ennemi, qu'on assurait occuper la terre chaude en grande force, il fallut encore s'affaiblir à Orizaba, en y prenant le 1^{er} bataillon du 99^e, désigné d'ailleurs pour relever les troupes d'occupation du Chichihuite, qu'il fallait changer fréquemment en raison de l'insalubrité de cette localité. Ce bataillon, sous les ordres du commandant Souville, se met en route le 2 juillet de Cordova, et arrive le 3 au Chichihuite.

N'y trouvant pas de nouvelles du convoi, et sur l'avis que 3,000 hommes de troupes ennemies sont postés à Soledad, menaçant d'intercepter la route, il se décide, en conformité de ses instructions, à se porter au secours du colonel Hennique, qui doit être en route depuis quelques jours pour opérer son retour, et arrive le 6 à Soledad, assez à temps pour empêcher le pont d'être brûlé par les Mexicains, qui évacuent précipitamment la position à son approche. La réunion de ces deux colonnes ne s'effectua que le 9 juillet à Soledad. Parti le 4 de Tejeria, le convoi avait donc employé six jours à parcourir une distance de six lieues et demie, en luttant contre des difficultés



Le général Zaragoza.

inouïes pour tirer les voitures des terrains marécageux que traverse la route.

Obligé souvent à de très-grands détours, à tripler et à quadrupler les attelages, ne pouvant avancer qu'au moyen du travail constant des sapeurs du génie, marchant souvent pendant dix-huit heures de suite et sans pouvoir trouver un bivouac où il fût possible au soldat de rencontrer le plus petit emplacement sec pour y prendre du repos, le colonel Hennique n'atteignit Orizaba que le 21 juillet, après dix-neuf jours de la marche la plus pénible, à partir de Tejeria, quoiqu'il n'ait eu relativement que peu de pluie et sans avoir été sérieusement inquiété par l'ennemi. Pour soulager le convoi et surtout pour faire arriver plus rapidement des vivres à Cordova et à Orizaba, où ils allaient manquer, un détachement du train des équipages, fort de 125 hommes et de 180 mulets de bât, accru en route de 60 mulets d'arrière, avait été envoyé au-devant de lui, l'avait rencontré le 13 juillet à Palo-Verde, s'y était immédiatement chargé, et rentra le 17 à Orizaba, avec 140 quintaux de farine et 100 quintaux de biscuit que nous étions réduits à considérer, en ce moment, comme une précieuse ressource, au milieu d'une population presque affamée et commençant à émigrer.

Durant le temps que la garnison d'Orizaba ne comptait plus que trois bataillons, on n'avait pas manqué de répandre les bruits les plus alarmants ardemment propagés par les adversaires que nous avions en grand nombre dans la population. Suivant eux, nous étions à chaque instant sur le point d'être attaqués par des forces très-considérables, munies d'une nombreuse artillerie. On fit bonne garde, et aucune de ces menaces ne se réalisa. Rien de sérieux ne fut entrepris contre nous après l'attaque infructueuse du 14 juin.

Toutefois, par mesure de précaution, le général de Lorencez prescrivit au colonel Hennique, qui disposait en ce moment de la plus grande partie de nos forces, réparties sur la ligne d'opération, et que l'ennemi semblait renoncer à inquiéter, de renvoyer à Orizaba le 2^e bataillon du 2^e zouaves dès qu'il jugerait pouvoir s'en passer. Quatre compagnies d'infanterie de marine, prises au Chichihuite, y avaient déjà été amenées le 10 juillet.

Dès que le 1^{er} bataillon du 99^e, revenant de Soledad et précédant un peu le grand convoi, fut arrivé dans ce dernier poste qu'il était chargé d'occuper, les quatre autres compagnies d'infanterie de marine qui s'y trouvaient encore avec le lieutenant-colonel Charvet allèrent établir un camp près du pont du Rio Blanco, qu'il était devenu indispensable de réparer. Elles ne rejoignirent à Orizaba que le 30 juillet, après le complet achèvement de ces travaux de réparation exécutés sous leur protection par une section de la compagnie du génie.

Le convoi qu'on venait d'avoir tant de peine à faire parvenir jusqu'à Orizaba avait consacré près d'un mois à l'aller et au retour, et, après avoir absorbé pour les besoins de son escorte une grande quantité des vivres qu'il apportait, n'ajoutait pas aux faibles ressources existantes pour plus de vingt jours d'approvisionnement. Nous ne pouvions pas espérer, pendant la saison des pluies, obtenir une marche plus rapide, et il était d'ailleurs impossible d'augmenter les moyens de transport. Tous les efforts tentés pour se procurer des mulets de bât, avec lesquels seulement les transports sont praticables à cette époque de l'année, venaient échouer contre les mauvaises dispositions des habitants à notre égard, ou ne donnaient que des résultats insignifiants. Nous possédions à peu près tous les chariots, au nombre de deux cent soixante, existant dans le pays. Il fallait se résigner à les employer, malgré l'immense difficulté de leur circulation. D'un autre côté, la nécessité de conserver, dans les différentes positions occupées les forces nécessaires à leur défense, n'aurait pas permis de mettre en route en même temps les escortes de plusieurs convois, quand bien même nous aurions pu nous procurer un plus grand nombre de voitures.

Cet état de choses commandant la plus grande économie dans les distributions, il fut décidé, à la date du 24 juin, que la ration de pain serait réduite de 750 à 500 grammes; que les officiers n'en toucheraient plus qu'une seule, quel que fût leur grade; que la troupe ne recevrait plus que deux rations de vin par semaine, mais que la ration de viande serait portée d'abord à 360, puis à 400 grammes. Un ordre du 13 juin avait déjà prescrit la substitution du maïs vert à la paille dans la ration de fourrage. Le moment n'était pas éloigné où il deviendrait impossible de donner du grain aux chevaux, qui n'ont été nourris que de cannes à sucre et de maïs vert pendant les mois d'août et de septembre.

L'impossibilité de faire venir de Vera-Cruz plus d'un convoi par mois avait fait perdre l'espoir de créer une réserve d'approvisionnement, sans laquelle la situation restait très-précaire. Il fallait prendre son parti de vivre au jour le jour et accepter toutes les conséquences de cette obligation.

Pour amoindrir autant que possible la gêne qui en résultait, la plus grande activité fut apportée dans l'expédition des convois. C'est ainsi que, dès le 23 juillet, après n'avoir donné que deux jours de repos aux attelages, le commandant Lefebvre se mettait en route avec 7 compagnies du 99^e, 40 sapeurs du génie et 3 pelotons de chasseurs d'Afrique, escortant 108 chariots vides et 260 mulets de bât, pour se rendre à Vera-Cruz. Aucune des difficultés déjà énumérées ne lui fut épargnée pendant la route. L'ennemi avait brûlé le pont de Soledad aussitôt après le passage du convoi précédent; mais le Rio Jemmapa put être franchi à gué et n'arrêta pas sensiblement la marche de cette colonne, qui eut beaucoup plus de malades et une dizaine de cas de fièvre jaune. Partie de Tejeria le 3 août pour opérer son retour, elle n'arriva que le 10 à Passo-Ancho, em-

ployant ainsi huit jours à parcourir une distance de 15 lieues. Attaquée au Rancho-del-Sardo, elle éprouvait quelques pertes et avait plusieurs attelages de mules enlevés. Enfin le convoi dont elle faisait l'escorte, et qui n'était composé au retour que de 80 voitures, dont le chargement avait été réduit de moitié, arrivait le 17 août à Orizaba.

Pendant la marche du commandant Lefebvre, lorsqu'il était attendu d'un jour à l'autre au Chichihuite, une reconnaissance partie de ce dernier poste arriva le 11 août à Passo-del-Macho, au moment où une bande de guerillas, qui prit aussitôt la fuite, travaillait à détruire le pont en pierre situé à proximité, et auquel il eût été extrêmement difficile de suppléer, en raison de la hauteur et de l'escarpement des berges du cours d'eau qu'il franchit. Cette circonstance déterminait à la faire garder par un poste composé de deux compagnies prises dans les troupes occupant le Chichihuite, qui n'en est qu'à 10 kilomètres. Elles furent chargées de construire, sous la direction de l'un de leurs officiers, une redoute servant de réduit à la position de Passo-el-Macho, qu'elles couvrirent aussi par quelques petits ouvrages.

Le commandant Mangin, du 1^{er} bataillon de chasseurs, avec un convoi très-léger, composé seulement de quelques voitures et d'environ 200 mulets de bât, requis dans tous les corps, fit rapidement, et malgré le plus mauvais temps, l'aller et le retour d'Orizaba à Vera-Cruz du 10 au 24 août, et ramena le courrier de France sous l'escorte d'un peloton de 25 gendarmes qu'on s'était décidé à faire marcher en remplacement des chasseurs d'Afrique, dont tous les chevaux étaient épuisés. Les quatre compagnies de chasseurs à pied qui, avec le peloton de gendarmerie, composaient l'escorte de ce convoi, n'arrivèrent à Orizaba que le 28 août. Elles n'avaient avec elles que huit voitures auxquelles il n'avait pas fallu moins de quatre jours pour se rendre de Tejeria à Soledad, par un temps affreux et de telles difficultés de terrain qu'il devenait d'obligation absolue d'abandonner, entre ces deux points, le mode de transport par voitures. Pour y substituer celui à dos de mulet, il fallait pouvoir s'en procurer en quantité suffisante et disposer en outre des troupes nécessaires à l'occupation de Soledad, où les voitures, sans franchir le Rio Jemmapa, viendraient se charger de denrées apportées jusque-là par des convois de mulets. L'arrivée des renforts, annoncée comme très-prochaine, pouvait seule nous donner les moyens de satisfaire à ces deux conditions.

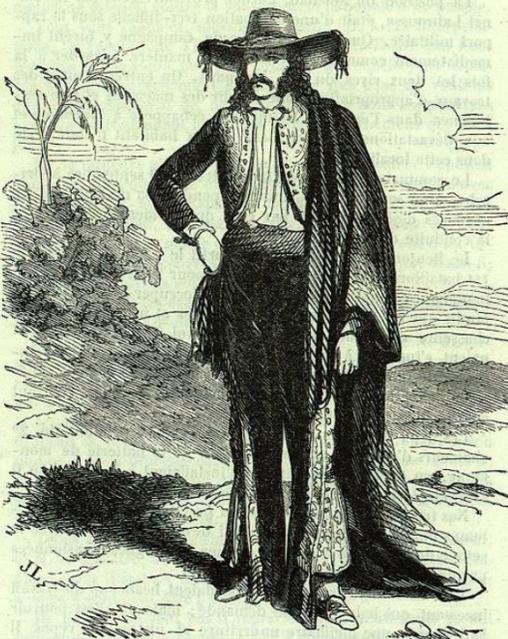
Un convoi de 75 voitures vides et de 250 mulets, escorté par deux compagnies de chasseurs à pied, trois compagnies de zouaves et un peloton de chasseurs d'Afrique sous les ordres du commandant Morand, partit d'Orizaba le 25 août avec ordre de n'y ramener que des mulets chargés, en laissant à Tejeria toutes les voitures. Elles devaient servir à la composition des convois que les troupes de renfort seraient chargées plus tard d'escorter, en venant successivement prendre dans la terre tempérée les positions qui leur étaient réservées, et fournir des moyens de transport à la portion de l'armée que le nouveau général en chef destinerait probablement à agir sur la ligne d'opération de Jalapa.

En arrivant le 29 août à Soledad, dont le pont était brûlé, le commandant Morand trouve les eaux du Rio Jemmapa extrêmement élevées, et le gué tout à fait impraticable. Aucune promesse d'argent ne peut décider un seul Indien à tenter le passage de la rivière pour aller à Vera-Cruz réclamer les moyens que la marine aurait pu fournir. Un sergent de zouaves est victime de son dévouement en faisant les efforts les plus persévérants, avec quelques autres nageurs, pour tâcher d'arriver sur l'autre rive. Il y a impossibilité absolue de trouver un passage plus facile. Mais on espère que la première colonne de renfort va paraître de l'autre côté, et qu'elle sera peut-être munie du matériel nécessaire pour établir un passage. Le commandant Morand attend donc pendant quelques jours, sous une pluie torrentielle, constamment harcelé par des guerillas, et sans que ses nageurs puissent réussir à établir une communication avec la rive gauche au moyen du câble qu'on avait eu le soin d'apporter d'Orizaba. Ses espérances ne se réalisant pas, il est obligé de rétrograder pour demander des vivres que le commandant Lefebvre lui envoie de Chichihuite à Passo-Ancho, où il s'établit en attendant la baisse des eaux.

Toutes ces difficultés, prévues d'ailleurs depuis longtemps, faisaient ressortir l'obligation impérieuse d'établir un moyen de passage assuré à Soledad, et d'occuper cette position d'une manière permanente. L'avis était parvenu à Orizaba, de l'arri-

vée, à la date du 28 août, en rade de Vera-Cruz, du renfort amené par le colonel Brincourt, composé de deux bataillons du 1^{er} zouaves, un escadron du 1^{er} chasseurs d'Afrique, deux compagnies du train des équipages avec voitures, mulets, et, par surcroît de prévoyance bien utile, un approvisionnement considérable de bûts, de manière à pouvoir utiliser au transport à dos tous les mulets d'attelage. En conséquence, et quoique les bruits d'une attaque projetée par l'ennemi fussent encore persévérants, il fut décidé que le 1^{er} bataillon du 2^e régiment d'infanterie de marine irait occuper Soledad, sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel Charvet, et qu'il se mettrait en route dès qu'on aurait reçu la nouvelle de l'arrivée sur ce point de la première colonne de renfort, qui y serait provisoirement maintenue.

Le commandant du génie, ayant reçu l'ordre de faire transporter à Soledad tous les matériaux qu'il pourrait se procurer pour y établir un moyen de passage permanent, avait fait ses préparatifs avec une extrême diligence. Des cordes et des



Un ranchero, fermier mexicain.

poulies requises dans une usine d'Orizaba, des madriers trouvés à Cordova et de gros tonneaux vides fournis par l'administration sont mis rapidement en route, avec la plus grande partie de la compagnie de sapeurs et dix matelots choisis dans le bataillon de fusillers marins. Ce détachement rejoint le 7 septembre, à Passo-Ancho, le commandant Morand, qui, le lendemain, se reporte sur Soledad avec toutes ses troupes ainsi renforcées. En arrivant il ne trouve pas encore guéable le Rio Jemmapa, mais il aperçoit sur l'autre rive la première colonne de renfort amenée par le lieutenant-colonel Labrousse, du 1^{er} de zouaves.

Le commandant Morand apportait le matériel nécessaire à l'établissement d'un passage, et le lieutenant-colonel Labrousse un approvisionnement de vivres assez considérable. On s'occupe immédiatement de trouver le moyen de se mettre en communication. Une pirogue indienne, aperçue dans le village par les troupes du colonel Labrousse, est mise à l'eau. Assujettie par une amarre formée des cordes à parquer appartenant aux chasseurs d'Afrique, et montée par un soldat du 1^{er} zouaves qui la dirige hardiment au moyen d'une perche, elle aborde la rive droite. Une corde peut donc être jetée d'un bord à l'autre, et la communication est ainsi établie, en dépit de la rapidité

et du volume des eaux. Dans l'espace de quatre heures, le génie construit un radeau, transformé immédiatement en traîle au moyen du câble et des poulies amenées d'Orizaba. Les vivres venant de Vera-Cruz sont transbordés et chargés sur les voitures vides du commandant Morand. Celles du colonel Labrousse seront renvoyées à Tejeria.

Les renseignements recueillis antérieurement avaient signalé l'emplacement d'une ancienne passerelle détruite, à 300 mètres en amont du pont brûlé. Des îlots et des rochers y formaient des piles naturelles. Le génie entreprit ainsi la reconstruction de cette passerelle, qu'il termina avec le plus complet succès dans la soirée du 10, et sur laquelle hommes et mulets chargés pouvaient passer en toute sécurité.

Ainsi, le 10 au soir, le Rio Jemmapa était franchi par un double moyen de communication ; une colonne, forte de 350 hommes, escortant 250 mulets chargés de vivres, partit aussitôt de Soledad, sous les ordres du capitaine du génie Barillon, qui avait habilement dirigé ces travaux. Elle arriva le 14 septembre à Orizaba.

La position de Soledad, gardée provisoirement par le colonel Labrousse, était d'une occupation très-difficile sous le rapport militaire. Quelques ouvrages de campagne y furent immédiatement commencés et tracés de manière à garder à la fois les deux rives du Rio Jemmapa. On entreprit aussi des travaux d'appropriation pour établir des magasins et une ambulance dans l'église et les maisons échappées à l'incendie et aux dévastations des guérillas. Aucun habitant n'était resté dans cette localité.

Le commandant Morand était rentré le 19 septembre à Orizaba, avec son convoi, surmontant pendant sa marche tous les obstacles déjà rencontrés par ceux qui l'avaient précédé dans la conduite de ces opérations.

Le lieutenant-colonel Charvet partit le même jour avec le 1^{er} bataillon d'infanterie de marine pour relever à Soledad le lieutenant-colonel Labrousse, chargé d'occuper le Chichihuite, tandis que le 2^e bataillon du 1^{er} zouaves et un peloton du 1^{er} chasseurs d'Afrique, escortant un convoi de 60 voitures, venaient s'installer à Cordova sous les ordres du colonel Brincourt, désigné pour remplacer, dans le commandement supérieur de cette dernière place, le colonel l'Hérillier, rentrant avec le 99^e tout entier à Orizaba.

Les deux bataillons du 2^e zouaves et deux pelotons du 2^e chasseurs d'Afrique, avec une section de la batterie de montagne, en partirent aussitôt et s'installaient à Ingenio, où il avait été décidé que les avant-postes seraient reportés.

Nos troupes allaient avoir pour la première fois depuis longtemps une abondance de vivres qui devait contribuer, avec le retour du beau temps, à faire oublier les fatigues occasionnées par des marches d'une difficulté inouïe.

Tous les mulets du train se ressentaient beaucoup du travail incessant qui leur avait été demandé ; mais on allait pouvoir leur donner une meilleure nourriture et un peu de repos. Il était facile, avec du temps, de réparer le matériel roulant gravement avarié, et de reconstituer le convoi, composé de 260 grands chariots, qui formeront encore la ressource la plus utile qu'il soit possible d'obtenir dans le pays. Son organisation primitive avait été l'œuvre du regrettable sous-intendant militaire Raoul, tué glorieusement au combat de Puebla.

Pendant que le corps expéditionnaire du Mexique parvenait à se maintenir à Orizaba au prix de travaux de tous genres et en tirant de Vera-Cruz ses principales ressources, la fièvre jaune sévissait cruellement dans cette dernière ville, où le capitaine de vaisseau Roze, secondé par le lieutenant-colonel d'état-major Lacroix, avait à lutter contre les plus grandes difficultés.

Cette ville avait été laissée sous la garde d'une partie des équipages de la flotte et d'une seule compagnie du 99^e, donnant un total de 5 à 600 hommes, dont la moitié se trouvait toujours hors d'état de servir.

Au fur et à mesure des pertes rapides et si considérables éprouvées par cette petite garnison, la marine, à force d'abnégation, était parvenue à l'entretenir au même effectif en se dégraisant à bord de ses bâtiments, au point de les laisser avec des équipages tout à fait insuffisants.

Avec environ 300 hommes disponibles, tant marins que militaires, un personnel d'officiers de santé et d'administration très-restreint et sur lequel l'épidémie frappait à chaque instant, il fallait pourvoir à la défense de la place, mal protégée par un mauvais mur sans fossé et ouvert en plusieurs endroits

du côté de la terre ; assurer le service des hôpitaux, dont le mouvement ne cessait jamais d'être considérable ; fournir les corvées nécessaires au travail pénible et dangereux, sous un climat dévorant, du débarquement et de l'emmagasinement des approvisionnements apportés par la voie de mer ; et enfin préparer et exécuter les chargements des convois dirigés sur Orizaba, opération exigeant la plus grande activité, et surtout des prévisions minutieuses pour que les différents services fussent pourvus convenablement.

Officiers, médecins, fonctionnaires de l'intendance et agents des divers services administratifs, élevant leur zèle et leur dévouement à la hauteur des difficultés de la situation, firent face à tout avec une énergie que les menaces incessantes de l'ennemi et l'interruption des communications avec l'armée ne faisaient qu'exalter. Grâce à tant d'efforts, il fut possible de profiter en temps utile des ressources que les convois de France venaient mettre successivement à la disposition du corps expéditionnaire.

La garnison de Vera-Cruz rendit les plus grands services à notre armée ; elle contribua pour une large part au résultat obtenu, et qui eût été impossible sans l'énergie de son concours.

Ainsi se trouvait atteint, au moment de l'arrivée des renforts, le seul but qui fût sérieusement offert à la constance et au dévouement du premier corps expéditionnaire du Mexique. Il est parvenu à s'installer fortement et à assurer sa ligne de communication avec Vera-Cruz, dans des conditions inouïes. Ce sera l'honneur de cette partie de la campagne de l'armée française au Mexique.

CHAPITRE VI

Discussion des crédits demandés pour le ministère de la guerre. — Examen du traité du 31 octobre 1861 et de la convention de la Soledad.

Le jour approchait où, comme le dit le maréchal Randon dans son rapport rétrospectif du 17 novembre, de nombreux renforts allaient changer complètement le caractère et la marche de nos opérations militaires, et marquer une phase toute nouvelle dans l'expédition française au Mexique.

Les vues qui avaient déterminé le gouvernement français depuis le commencement de la guerre, furent derechef affirmées, à la séance législative du 26 juin, à l'occasion des crédits demandés pour le ministère de la guerre.

M. Jules Favre présenta sur l'expédition et sur la manière dont elle était conduite, des observations que M. Billault se chargea de réfuter victorieusement. Ce fut un grand tournoi oratoire, où chacun des antagonistes déploya autant de réserve que de talent ; le public recueillit avec avidité les explications données par le ministre ; c'était la première fois qu'il entrevoyait les causes obscures de la rupture qui avait éclaté brusquement entre les trois puissances signataires de la convention de Londres.

M. Jules Favre entra en matière en rappelant que lorsque, quelques jours auparavant, le gouvernement était venu demander à la Chambre des subsides pour dégager un corps d'armée arrêté par des obstacles inattendus, il avait rencontré une adhésion unanime. C'est qu'en effet, secourir nos concitoyens menacés, faire respecter notre drapeau, c'est là un devoir pour tous sans acception d'opinions ; et quand le gouvernement satisfait à de telles nécessités, il n'a pas d'opposition à redouter.

« Toutefois, continue l'orateur, un vote de salut n'est pas un vote de confiance, et nous manquerions à notre devoir de représentants du pays si nous ne cherchions pas à retenir le gouvernement sur une pente que nous croyons fatale. D'ailleurs, n'eussions-nous d'autre mérite que de provoquer des explications que l'opinion attend avec impatience, ce serait assez pour remplir ce difficile devoir.

Je suis placé entre deux écueils : irriter ou étouffer le débat. Je tâcherai d'éviter l'un et l'autre.

Dans la situation où sont les choses, il semble que tout doive se borner à un interrogatoire de la chambre au gouvernement. Quelles sont les résolutions qu'il doit prendre et qui intéressent si fort l'avenir financier, politique et militaire de la France ? Il suffit de poser la question et de rappeler les faits sommairement.

Les documents officiels ont fait connaître au pays les raisons qui avaient déterminé le gouvernement à entreprendre une expédition contre le Mexique au mois de novembre dernier.

Si dans un moment où l'état du monde faisait une loi au

gouvernement de ne pas éparpiller nos forces ; où le défaut d'équilibre du budget, solennellement annoncé, imposait le devoir de sévères économies, une guerre lointaine et coûteuse était entreprise, sans doute elle était indispensable pour protéger nos nationaux menacés par un gouvernement sans foi, et le rappeler au respect des traités.

Ces vues nous étaient communes avec deux autres puissances ; l'Angleterre et l'Espagne avaient comme nous des griefs à venger et des droits à assurer, et leur coopération, en allégeant nos charges, devait rendre le succès plus facile et plus prompt.

Bien que les documents vous soient connus, messieurs, je vous demande la permission de vous rappeler quelques passages, quelques pièces qui sont le point de départ nécessaire de la discussion. Le traité du 31 octobre, conclu entre les trois puissances, marquait nettement le but de l'expédition combinée.

L'art. 1^{er} porte qu'il sera envoyé au Mexique des forces de terre et de mer suffisantes pour saisir et occuper les forteresses et les positions militaires du littoral. L'art. 2 déclare que les trois puissances ne rechercheront pour elles-mêmes aucune acquisition de territoire, aucun avantage particulier ; qu'elles n'exerceront dans les affaires intérieures du Mexique aucune influence de nature à porter atteinte à l'indépendance du pays, à son droit de choisir librement son gouvernement. Voilà ce que portent les deux principaux articles du traité. A cet égard, nulle contestation possible.

À côté du texte du traité se trouve le commentaire des instructions données à notre plénipotentiaire chargé d'accompagner et de diriger l'expédition. Ces instructions sont conformes à l'esprit du traité. Elles représentent que le but de l'expédition est d'occuper les ports du littoral mexicain ; elles ajoutent qu'en cas de résistance le plénipotentiaire est autorisé à employer la force ; mais elles expliquent la nature de cette coaction et elles rappellent que les puissances se sont interdites d'intervenir dans les affaires intérieures du pays.

Il est vrai qu'elles ajoutent qu'il est cependant certaines hypothèses qui s'imposent à toute prévoyance ; que si la partie saine de la population, fatiguée d'anarchie, tentant des efforts pour constituer un gouvernement présentant des garanties de force et de stabilité, tentatives auxquelles les puissances ont intérêt, ces tentatives ne devraient pas être découragées.

Eh bien ! messieurs, je me propose d'examiner si notre armée a été accueillie au Mexique par la sympathie de la partie saine de la population, et si elle s'est appuyée sur des hommes méritant l'estime et la considération.

Et d'abord, je me demande s'il n'était pas dangereux de donner à un plénipotentiaire armé des pouvoirs aussi vagues ? Vous l'autorisez à se rendre dans un pays étranger et à y chercher à la tête d'une armée quelle est l'opinion publique. Vous l'exposez assurément à courir une aventure pouvant engager l'honneur de la France et nous jeter dans d'inextricables embarras.

Il n'y a pas d'illusion à se faire en présence de ces expressions : *la partie saine de la population*. On veut parler de celle qui se porterait au-devant de l'étranger envahissant le pays, et je dis que ce ne pouvait être que la partie la plus méprisable de la population.

Qu'aurait-on pensé, messieurs, de ceux qui, sous la Convention, auraient accueilli avec sympathie l'ennemi qui envahissait la France ?

Je ne veux faire aucune assimilation, mais j'ai le droit de signaler le danger que des instructions aussi vagues faisaient courir à notre drapeau.

D'ailleurs ce n'est pas là une vaine hypothèse, et les événements ont justifié mon opinion.

Quoi qu'il en soit, cette expédition fut décidée ; la France ne devait y entrer que pour 2,500 ou 3,000 hommes.

Des inquiétudes légitimes se manifestèrent aussitôt. On disait que la protection de nos nationaux n'était que le programme servant à dissimuler d'autres projets ; on disait que nous n'allions au Mexique que pour y détruire le gouvernement établi et le remplacer par une monarchie ; on prononçait même le nom du prince aventureux, quoique Autrichien (*vires*), qui avait accepté une pareille candidature.

Ce fut au milieu de ces incertitudes que s'ouvrit notre session. Vous n'avez pas oublié, messieurs, les interpellations qui furent adressées au gouvernement.

Vous avez entendu le discours de l'honorable M. Jubinal, qui

pose nettement la question. Si vous allez au Mexique pour venger vos griefs, disait-il, le droit est avec vous ; mais vous le violez si vous prétendez imposer à un peuple une forme de gouvernement dont il ne veut pas ; si vous abusez de votre force, vous commettez un acte d'autant plus criminel qu'il s'agit d'une nation faible qui ne peut résister, d'une nation qui est peut-être en proie à de regrettables discussions, mais qui a le droit de les préférer à la servitude.

A ces paroles si nettes et si justes de M. Jubinal, j'ajoutais quelques observations, et je cherchais à démontrer que l'expédition était impolitique et injuste.

Impolitique, car la grandeur de l'effort et de la dépense n'était pas en rapport avec le résultat poursuivi.

Impolitique, car elle pouvait nous jeter dans des complications diplomatiques très-graves et changer l'équilibre de nos alliances.

Injuste, car le Mexique, dès qu'il avait connu les réclamations de la France, avait offert de négocier et avait présenté des cautions solvables.

On exigea plus que la réparation de nos griefs, c'était commettre un attentat contre la souveraineté nationale d'un peuple.

Vous vous rappelez, messieurs, quelle fut, à ces interpellations, la réponse de l'honorable M. Billault. Il dit que nous n'allions au Mexique que pour protéger nos concitoyens menacés par un gouvernement anarchique ; que nous ne voulions que le redressement de nos griefs, et que nous ne pouvions pas être éternellement les dupes d'un gouvernement qui nous jouait.

M. le ministre ajoutait que ce qui devait rassurer l'opinion publique, c'est que cette expédition était faite en commun avec l'Angleterre et avec l'Espagne ; enfin M. le ministre me demandait pourquoi, au delà des faits patents et déclarés, j'entrevois je ne sais quelle convention directe au profit d'un intérêt étranger. La convention est claire et précise, me disait-il ; sur quelles preuves s'appuient vos suppositions ?

Des preuves ? les événements que la politique du gouvernement a provoqués vont me les fournir.

Je sais bien que M. le ministre a ajouté, dans cette discussion précédente à laquelle je fais allusion, que notre présence sur les côtes du Mexique pourrait faire naître des éventualités qui ne nous permettraient pas de rester inactifs.

L'honorable M. Billault pensait qu'à l'apparition de notre drapeau la population du Mexique viendrait se ranger à son ombre et nous proclamerait ses libérateurs. Alors que faisait-on en présence d'un si beau spectacle ? Pouvait-on se refuser la satisfaction de présider militairement à la fondation d'un nouveau gouvernement ? (*Bruit.*)

Telles étaient les explications données par le gouvernement, et M. le Ministre, se servant d'un moyen oratoire souvent employé, vous disait : « Nos troupes sont en marche sur Mexico ; elles y sont peut-être ; pourquoi discuter ? »

Ils ne me convient pas d'apprécier quels sentiments furent provoqués dans cette Chambre par le discours du ministre ; cependant, assurément, l'expression en fut plus silencieuse que de coutume.

Quant à moi, mon opinion n'a pas changé, mais je ne pensais pas que mes prévisions seraient si vite réalisées, et que les faits se chargeraient de me donner aussi complètement raison.

Si je rappelle ces faits c'est pour les caractériser et en tirer des conséquences pratiques. Vous savez que l'expédition partit en novembre et n'arriva au terme de son voyage qu'en décembre 1861. C'est à cette époque que la Vera-Cruz tomba au pouvoir des Espagnols, arrivés les premiers. Il est officiellement constaté que l'armée combinée n'avait ni chevaux de train, ni chariots, ni aucun matériel.

On se flattait sans doute de trouver ces moyens d'action sur les lieux. On ne se les procura qu'avec difficultés, dépenses et lenteurs. Je dis que ces choses sont officielles, car le document qui les constate est revêtu de la signature du représentant officiel de la France.

Dans cette affaire, où les fautes sont accumulées, l'époque choisie n'était pas heureuse. On voyait déjà poindre, à une époque rapprochée, le moins terrible où le fléau de la fièvre jaune pourrait devenir l'auxiliaire de la nation mexicaine, si les hostilités étaient ouvertes. Il fallait donc se hâter. On le pouvait. Je ne cherche pas sur qui doit peser la responsabilité de ces faits, je les constate.

Toutefois, comme l'action militaire devait être précédée d'une